

VOCATION DES DOUZE

Jésus se retira sur la montagne et passa la nuit à prier Dieu. Quand il fit jour, Il appela ceux qu'il Lui plut de désigner Lui-même et ils vinrent à Lui. Alors Il en choisit douze auxquels Il donna le nom d'apôtres, pour être avec Lui, pour recevoir mission de prêcher, avec le pouvoir de chasser les démons, de guérir toute maladie et toute infirmité.

Voici les douze qu'Il choisit : Simon, à qui Il donna le nom de Pierre ; Jacques, fils de Zébédée, et Jean, frère de Jacques, auxquels Il donna le nom de Boanergès, c'est-à-dire fils du tonnerre ; André, frère de Simon-Pierre ; Philippe ; Barthélemy ; Matthieu ; Thomas ; Jacques, fils d'Alphée ; Thaddée ; Simon le Cananite, celui qu'on appelle le zélateur ; Judas l'Iskariote, celui-là même qui le trahit.

(MATTHIEU, ch. X, v. 1 à 4 ; MARC, ch. III, v. 13 à 19 ; LUC, ch. VI, v. 12 à 16.)

COMMENTAIRES

Que l'on rentre en soi-même pour établir le plan d'une entreprise industrielle, pour élaborer les éléments d'une œuvre d'art, pour trouver ses collaborateurs, pour se fixer une ligne de conduite, pour se construire un système du monde, pour toutes récapitulations ou préparations, on ne fera rien de valable si on ne se retire sur la montagne, passant les nuits à prier Dieu.

Il y a d'autres montagnes que celles de la géographie, d'autres nuits que celles de l'astronomie, d'autres solitudes que l'isolement corporel, toutes aussi vraies que nos Alpes, nos ténèbres physiques ou nos ermitages. D'autre part, aucune des manifestations de notre être conscient qui, pour approcher du parfait, n'exige une préparation, et, puisque tout acte est une lointaine copie de l'un des gestes de Celui qu'on nomme l'Acte pur, toute préparation ne peut qu'imiter plus ou moins maladroitement les mystérieuses retraites du Verbe revêtu de l'humaine nature. Mais se préparer à quoi que ce soit devient fort difficile quand on veut le faire à fond ; tout est si complexe, tout est si mal éclairé, tout est tellement incertitude et appréhension, à moins de n'être pourvu que d'une courte intelligence ou d'être possédé par le feu du génie. Essayons un peu d'analyse.

D'abord, que je ressemble du mieux qu'il me sera possible à mon Modèle parfait, à ce Christ en qui se rejoignent la sublimité contemplative et la vigueur réalisatrice. Pour cela, qu'au préalable mon existence entière soit une préparation continue par le repentir, par l'humilité, par l'œuvre bonne, par le désir du mieux, par la discipline des intentions et des paroles, par l'innocence des sentiments.

Ensuite, j'examinerai les motifs raisonnables de mon entreprise.

Puis, si elle me paraît juste, je demanderai au Ciel de ne Se servir de moi pour la réaliser que s'il Lui plaît.

Enfin, j'établirai mon plan, avec tout le détail qu'il comporte, au moyen de toutes mes connaissances et de toutes mes expériences.

Tout ce travail terminé – dans la solitude des sommets intérieurs –, je me tournerai vers l'inaccessible Perfection, que je ne connais pas, et je me convaincrai qu'en face d'elle mes efforts ne valent rien.

Constatation toute simple et qui ne doit aucunement troubler ma confiance. Aussi, de ce néant ma prière s'élèvera-t-elle ingénue, directe, certaine d'obtenir sa réponse.

Et, dans la longue solitude de ma nuit, la grâce descendra, sous forme d'intuition ou de force, conforme à la nature de mes projets.

Alors, quittant ma montagne, je rentrerai dans la vie extérieure, et je choisirai mes méthodes, mes plans, mes pensées, mes élans – comme Jésus fit pour désigner Ses Apôtres.

Toutefois ceci n'est qu'un exemple comme tous les exemples, je veux dire pas tout à fait conforme à son modèle, et qui ne prétend vous montrer qu'une utilisation très petite des leçons incluses dans les actes de Jésus. Regardez plutôt le fait lui-même qui se propose à vous. Voici comment je le conçois.

L'incarnation du Verbe était prévue dès l'origine du temps, avec tous ses détails, toutes ses péripéties, toutes ses conséquences. Dès l'origine, les âmes des Apôtres étaient choisies avec leurs itinéraires cosmiques et leurs travaux individuels. Pourquoi donc Jésus, au moment de les prendre avec Lui, S'en va-t-Il sur la montagne pour méditer Son choix, semble-t-il, pour demander l'inspiration qui, pourtant, à toute heure et en tout lieu, Lui était constante et certaine ?

Rendons-nous compte d'abord que, regardant autrui, nous ne voyons jamais que des apparences ou des images déformées ; nous nous imaginons que les motifs pour lesquels nos voisins agissent sont ceux-là mêmes qui nous pousseraient aux mêmes gestes. Ceci n'est pas toujours juste, surtout lorsque l'être que nous observons est un être supérieur. Et, si les actes du Christ engendrent mille et mille résultats entre lesquels notre courte vue ne discerne que trois ou quatre, les mobiles du Christ sont en réalité beaucoup plus nombreux que nos analyses ne le peuvent découvrir.

De plus – et voici le terrible problème de la prédestination (je dis terrible à cause des mortels infolios qu'il a suscités) –, la prescience divine n'implique pas l'esclavage des créatures. Nos philosophes croient toujours que Dieu ne possède, comme eux, que des ressources limitées. Un grain de sable suffit à arrêter nos machines les plus ingénieuses, et le cerveau le plus fertile ne trouve jamais, en face de l'imprévu, qu'un très petit nombre d'expédients. Mais le Père possède, en toute occurrence, un nombre infini de solutions pour un nombre infini de problèmes. Qu'Il choisisse un monde, ou un peuple, ou un homme en vue de telle œuvre, et qu'à un moment quelconque cette créature regimbe, ne peut-Il pas en prendre soudain une autre, n'importe laquelle, pour cette œuvre, en la munissant des facultés nécessaires ? Et Sa prévision, Sa prévoyance, Sa Providence, parce qu'elles sont parfaites, aucun accident du relatif ne les trouve jamais en défaut. Ah ! nous ne saurions être trop modestes. Nos dons les plus magnifiques, n'oublions jamais que ce sont des dons, comme nos vertus les plus belles. Ainsi, cette longue méditation nocturne de Jésus recherchant Ses Apôtres pouvait être une révision des plans providentiels, une réparation de défaillances inconnues, une préparation à des éventualités nouvelles, et toute autre chose encore, mille autres choses encore.

Les Douze, certes, étaient de très vieux esprits, riches en expériences, mûris par de longs travaux, assouplis par maintes épreuves. Quelque chose en eux provenait des vieux prophètes de l'Ancienne Loi qui avaient annoncé la venue du Messie ; mais tout leur passé si plein ne valait, en vue de leur mission christique, que comme la glaise informe d'où le génie du sculpteur tire une statue sublime. Si grands qu'ils fussent devenus par rapport aux autres esprits humains, si vénérables, si sages, pour que la Sagesse éternelle puisse se servir d'eux, il fallut un bouleversement de fond en comble de leur petite grandeur humaine, de leur mince sagesse humaine. Et la nuit de Jésus sur la montagne de Tibériade fut employée à cette refonte.

Tel est un des motifs pour lesquels le Père enlève à Ses ambassadeurs la notion de leur identité spirituelle et la mémoire de leur passé.

Dans cette nuit déconcertante, conserver une foi allègre, voilà le premier don qui arme l'apôtre. Il a beaucoup oublié, mais il a appris que la Lumière vient ou s'en va d'une façon presque toujours illogique ; elle éclate soudain sans rapport apparent avec nos fatigues, ou nos paresse, ou nos détresses. Le serviteur du Christ sait cela et sourit paisiblement au jour radieux, comme à l'effrayante ténèbre ; encore qu'il reste capable de chute, sa sérénité constitue déjà un privilège rare. Ne la confondez pas avec l'impassibilité bouddhique ou stoïcienne, pas plus que l'ignorance chrétienne ne ressemble au scepticisme philosophique.

Analysant nos certitudes et nos doutes jusqu'à l'axiome d'où ceux-ci comme celles-là découlent, si l'on imagine un axiome contraire, on en pourra déduire une série divergente de raisonnements, aussi logique que la première. Cet exercice dialectique, qu'ont pratiqué les Hindous avant les Grecs et les Latins, mène à cette conclusion que tout est plausible et possible, mais incertain. Or éclectiques et dilettantes se

trompent. Leur hésitation entre la thèse et l'antithèse signifie qu'ils n'ont pas su trouver le troisième point de vue conciliateur, la synthèse. Le philosophe chrétien utilise cette recherche à s'établir dans la pauvreté mystique de l'intellect. Par des exercices analogues, le serviteur de Dieu arrive à la pauvreté mystique du cœur. Et, dès que l'un comme l'autre ont pu dire avec sincérité : Je ne suis rien, ou : Je ne puis rien, la Lumière descend, plus ou moins pure, selon la profondeur de l'ignorance ou le vide de la volonté propre.

Voilà le caractère fondamental du soldat du Christ. L'apostolat n'est qu'une de ses fonctions ; il lui reste de bien grands sacrifices à effectuer, de bien lourdes fatigues à subir, avant de recevoir un grade dans l'armée de la Lumière ; et encore d'autres travaux avant de devenir un homme libre. Mais nous n'avons pas à classer les membres de la phalange mystique ; qu'il nous suffise d'en connaître la hiérarchie générale à seule fin de ne pas nous prendre pour ce que nous ne sommes pas.

*

Il y a opposition entre les grandeurs de la Terre et les puissances du Ciel. Les hérauts de Dieu vont toujours aux petits, aux pauvres, aux frustes, à ceux qu'on appelle le peuple ou la mauvaise société. Mais ce n'est pas pour se trouver plus facilement des sectateurs, comme le disent les sociologues. C'est parce que les petits sont plus dignes d'intérêt que les classes dirigeantes, parce qu'ayant le cœur plus libre d'ambition ou d'avarice, ils sont plus accessibles au vrai ; parce qu'ils ont moins de morgue ; parce qu'ils s'entraident plus facilement ; parce qu'ils ont eu moins de temps que les riches pour s'instruire ; parce que la vie est dure pour eux ; parce qu'enfin tout le monde les a plus ou moins exploités.

Les apôtres étaient tous de pauvres gens. Celui d'entre eux qui avait la meilleure position était Matthieu, le percepteur d'impôts ; et encore cet emploi était-il universellement méprisé. Cependant ces gens de peu avaient l'âme vieille ; ils avaient supporté de nombreuses incarnations, ils avaient entr'aperçu la gloire du Seigneur, ils L'avaient accompagné dans Sa longue descente à travers les orbes sans nombre des planètes. Ne jugez donc personne. Leur simple et immédiate obéissance au premier appel du Maître montre bien qu'ils avaient été choisis auparavant. Cherchez aujourd'hui l'employé qui abandonnerait son bureau, son traitement et sa retraite pour suivre un autre homme, aussi mal vu, aussi ignoré des gens « bien pensants » que l'était Jésus à ce moment-là ?

Mais tout ceci n'est rien. Il se peut que, tout à l'heure, dans la rue, ou bien, plus tard, dans un siècle, n'importe où, Jésus ou un de Ses amis passe devant vous et vous dise : Suis-moi. À cet instant, croyez-le bien, toutes les réalités de la Terre s'évanouiront ; vous Le suivrez sans une hésitation. Car la Lumière en nous reconnaît la Lumière en dehors de nous. Mais, si l'on veut que cela arrive, il ne faut pas se croire en santé ; il faut se rendre compte de ses maladies et s'efforcer de les guérir. Le médecin viendra, pour que ni les infirmes ni les pécheurs ne soient offerts en holocauste à la Justice. Son médicament, c'est la Miséricorde. Ceux qui se croient justes ou saints n'ont pas besoin de Lui, jusqu'au jour où ils reconnaîtront leur erreur.

Le duodénaire des disciples immédiats se retrouve dans toutes les anciennes initiations : dans le lamaïsme, le brahmanisme, le mazdéisme, le judaïsme, l'orphisme, au Pérou, en Chine, en Thrace, en Norvège. Parmi ces hommes, Jean était le plus jeune, et la tradition le surnomme le vierge et le bien-aimé. Selon les gnostiques, il représente la charité, comme Jacques, l'espérance, et Pierre, la foi.

Barthélémi est le même que Nathanaël ; son nom signifie Dieudonné ; c'était le frère jumeau de Thomas. Thaddée ou Lebbée veut dire l'aimant. Jacques et Simon le Zélote étaient des frères du Christ. Quant à l'Isariote, son nom peut venir de Sakar : salaire, de Iscara : strangulation, ou de Iscoreti : ceinture de peau.

Ces douze représentent aussi, dans le monde, autant de rayons du Verbe, et, chez l'homme, autant de facultés qui agissent dans la vie mystique du régénéré.

Les apôtres étaient, ou plutôt sont – car leur esprit vit toujours autour de leur Maître – des êtres très élevés ; ils n'étaient jamais entrés au Ciel, cependant. Ce furent, dans la profondeur des siècles, des hommes qui évoluèrent avec fatigue, comme nous tous, qui payèrent leur dette à la Nature, qui parlèrent aux autres de Dieu, et qui reçurent la mort en récompense. Et, cependant, quand ils revinrent, il y a deux

mille ans, ils s'ignoraient eux-mêmes. Quelle leçon pour notre prétendue science !

Un peu plus loin, les évangélistes donnent les vrais principes de l'association. « Tout royaume divisé contre lui-même périra. » L'unité spirituelle est donc indispensable à la vitalité d'un mouvement collectif. Quand les hommes amassent des monnaies, ou accumulent de l'érudition, ou se réunissent en grand nombre, ils ne font en réalité que donner au Temps l'occasion d'exercer sa puissance dissolvante.

Je dirai plus, il n'est même pas nécessaire, pour qu'un groupement vive, que ses membres se connaissent, ni qu'il ait un chef visible. Il suffit que chacune de ses unités réalise sans défaillance le principe spirituel qui est l'âme de la fondation.

L'exemple principal d'une telle association est ce que les Rose-Croix ont appelé l'Église du Saint-Esprit, ce que d'autres mystiques et même certains Pères de l'Église ont nommé l'Église intérieure ; nous en avons déjà dit quelques mots.

Ne dépensez donc pas vos forces à réunir des camarades, à discuter des statuts, à régler des préséances, à envoyer des circulaires. Le plus haut idéal que vous puissiez évoquer, c'est le Christ. Faites donc Sa volonté, chacun par devers vous. Ceux qui sont pénétrés du même enthousiasme que vous, vous finirez bien un jour par leur être réunis ; et vous serez tous unis par l'effet harmonieux de votre amour pour Lui.

SÉDIR, *Les guérisons du Christ*, 1927.

Les douze auxquels s'adressait notre Maître étaient et sont encore des créatures en vérité incomparables et des Surhommes. Aussi lorsque nous tentons de monter jusqu'aux cimes spirituelles où ils se tiennent, de nous hausser vers leurs statures surhumaines, de contempler, en leur cœur qu'ils veulent bien entrouvrir, les certitudes qu'y créa la Parole brûlante du Christ, devons-nous toujours nous souvenir de ce que nous sommes. Comme de pauvres enfants sincères, mais maladroits, trébuchant encore à chaque pierre du chemin, nous ne découvririons dans ces foyers incandescents d'Amour et de Vie surnaturels, dans ces porteurs du Saint-Esprit, que des soleils et des flammes inaccessibles à nos faibles efforts. Mais si nous ne pouvons pas monter vers eux, ne savons-nous pas qu'ils nous aiment assez pour descendre jusqu'à nous ?

PHANEG, *En chemin*, 1925.

La responsabilité du monde aurait été très atténuée si la Lumière et la Vie étaient restées invisibles et incompréhensibles, au sein de l'Absolu. Mais il n'en a pas été ainsi ; par un don suprême de l'amour, elles se sont clairement manifestées dans le monde. Et le monde n'a pas compris. Les ténèbres n'ont pas voulu la lumière ; elles l'ont rejetée. Le monde a refusé la Vie. Seuls quelques élus, choisis pour cela, avant que le monde fût, les ont acceptées et comprises. Ils ont été et seront l'étincelle qui couve encore, mais qui, peu à peu embrasera tout. Si bien qu'un jour, même le Monde et son Prince suivront le chemin de la paix, sortiront de l'ombre de la mort et reconnaîtront la domination complète du Père.

Les paroles du Christ nous apprennent de plus que la Vie Éternelle ne s'est pas contentée de pénétrer profondément sa création, mais encore qu'elle a accompli par Jésus des actes tels qu'aucune créature n'aurait pu les réaliser.

Les actes du Christ sur la terre ! Ils sont vraiment uniques ! Non pas seulement parce qu'ils brisent le cadre de tout le créé, dépassent le temps et l'espace, triomphent de la maladie, de la mort, mais parce qu'ils atteignent le centre même de toutes les créatures. Leur résultat est alors complet, absolu, entier, qu'il s'agisse d'une guérison physique ou morale, d'une direction ou d'une consolation. Au contraire, les actes de tout être, de tout adepte, si hauts soient-ils, ne peuvent égaler cette perfection, lèssent toujours quelque chose dans la nature, éteignent quelque lumière et empêchent une forme quelconque de la vie. [...]

Quant aux Maîtres, aux douze amis de Jésus, il les a pris comme base de son travail et leur témoignage a été, est, et sera complet, réellement merveilleux et du reste incompréhensible pour nous, car leur esprit n'a pas cessé, ainsi que leur dit Jésus, d'être avec lui bien avant même que la terre ait été prête à recevoir la plénitude la vie. « Vous avez été avec moi dès le commencement. » Telle est la grande et majestueuse parole par laquelle leur Maître révèle, à tous ceux qui ont des yeux pour voir, la grandeur incomparable des douze.

PHANEG, *En chemin*, 1925.

Alors, assemblant les douze disciples, il leur donna pouvoir sur les esprits impurs, afin de les chasser et de guérir toute sorte de maladies et d'infirmités.

Le premier pouvoir que Dieu donne aux personnes apostoliques, lorsqu'il les envoie par une mission légitime porter son Esprit dans les cœurs est sur les esprits impurs. L'on ne saurait croire jusqu'où cela va ; car sitôt qu'elles commandent à cet esprit impur de se retirer d'une personne, il le fait d'abord ; quelque travaillée qu'elle fût de tentation et de peine, on a le pouvoir de la mettre en paix ; et des gens en qui Dieu permet que les Démonsexercent une justice terrible, leur faisant souffrir des choses qui ne se peuvent dire, sont étonnés que dès que ces personnes les approchent, l'esprit malin se retire et s'enfuit. Il n'y a rien que le Démon craigne tant qu'une âme désappropriée et qui est dans la pureté et simplicité de sa création, dans la perte de tout ce qu'elle avait de propre et dans l'anéantissement. Si une telle âme allait en enfer, elle en ferait fuir les démons, parce que la haine extrême d'elle-même a donné lieu en elle à la pure charité, qu'elle est autant pleine de Dieu qu'elle est vide d'elle-même, et que la propriété criminelle qui brûle dans l'enfer ne pourrait souffrir sa désappropriation.

C'est donc par ce *pouvoir sur l'esprit impur* qu'une âme est introduite dans l'état Apostolique. Ceux qui sont attaqués de tentations sales et déshonnêtes sont étonnés qu'à la seule approche de cette personne, ou bien en la touchant, ils sont délivrés de ces peines impures. Une personne en étant venue trouver une autre de cet état lorsqu'elle était tourmentée de vilaines pensées, elle en fut délivrée à l'instant ; et elle ne put s'empêcher de s'écrier : « Oh ! il faut que cette chair soit pure, et plus pure que les vierges, puisque loin d'augmenter un feu impur, elle l'éteint d'abord ! » Souvent même le seul souvenir de ces personnes amortit ce feu infernal. Madeleine n'eût pas plutôt approché des pieds de Jésus-Christ qu'elle ne fut plus ni impure, ni mondaine ; de même les âmes dans lesquelles Jésus vit et opère communiquent à ceux qui les approchent une pureté toute particulière. Cela se peut remarquer dans l'histoire de plusieurs Saints.

Jeanne-Marie GUYON, *La Sainte Bible avec des explications et réflexions qui regardent la vie intérieure*, tome XIII, 1683.

Il monta ensuite sur une montagne, et il appela à lui ceux qu'il voulut ; et ils vinrent à lui. Et il en établit douze pour être avec lui, et pour les envoyer prêcher.

Lorsque Jésus-Christ appelle à sa suite, il appelle tout le monde indifféremment : *Venez à moi, vous tous* ; mais lorsqu'il *monte sur la montagne*, lorsqu'il s'agit de l'état Apostolique, *il appelle ceux qu'il veut* ; et c'est un état où l'on ne doit jamais se mettre de soi-même. Il appelle ceux qui selon son dessein éternel ont été prédestinés à cet état. *Il en choisit douze* : ce nombre marque la rareté de cet état. Parmi tant de gens appelés au salut, il ne se trouve que douze Apôtres.

Et il leur donna le pouvoir de guérir les malades et de chasser les Démons.

Sitôt que l'âme est appelée à l'état Apostolique, il lui est donné *pouvoir de guérir les maladies spirituelles*, et même les corporelles. L'on a un pouvoir si grand sur les Démons qu'ils fuient dès qu'on les aborde, particulièrement sur celui d'impureté, qui se retire ordinairement lorsqu'on l'approche.

Jeanne-Marie GUYON, *La Sainte Bible avec des explications et réflexions qui regardent la vie intérieure*, tome XV, 1683.

Je tremble à la pensée de mon indignité de vous parler des Disciples authentiques de l'Évangile. Ce sont ces hommes de bonne volonté qui ont enfin trouvé la perle précieuse et qui ont tout vendu pour l'acquérir. Ils ont compris que les choses extérieures, quelque immenses qu'elles paraissent, ne sont, en définitive, que d'humbles créatures qui ne méritent pas que notre cœur s'y attache ; que la science la plus compliquée et la plus vaste ne fait que tâtonner dans les ténèbres et que toute perception par l'intellect n'est qu'un reflet sur un miroir. Pour eux, le Père est la perfection infinie ou Il n'est pas ; pour s'approcher de Lui, le simple bon sens indique donc qu'il faut d'abord se perfectionner, se purifier. C'est notre cœur, l'enclume sur laquelle il faut forger la clef mystique qui ouvre le Royaume, car, selon la parole de vie, « ce royaume est au-dedans de nous ».

Ainsi, « cerveaux froids, cœurs brûlants », ces êtres admirables sont allés à la conquête de l'Absolu, décidés à lui sacrifier toute chose, y compris leur propre vie. Dès leurs premiers pas sur la route, une lueur des certitudes tant désirées est venue les réjouir et les reconforter. Ce n'était que la dragée promise à l'enfant s'il est bien sage. Ensuite le travail sérieux commence et, avec lui, les difficultés. Eux, aux premières vérités entr'aperçues, s'étaient crus presque arrivés à l'objet de leurs rêves ; illusion commune à tous les débutants ! Voici que la lumière se voile,

les chutes arrivent, permises par l'Ami, pour prévenir ces néophytes contre la présomption et l'orgueil. [...]

Ceux qui vont ainsi jusqu'au bout de l'effort, qui ne s'arrêtent jamais en chemin, quelque enchanteur que soit le paysage, ceux qui sacrifient délibérément les dons reçus et ne veulent voir que l'Invisible Donateur, ceux-là sont les vrais saints, et leur mystérieuse société forme ce qu'on peut appeler l'Église intérieure.

Cette Église existe, cette Compagnie est vivante. Elle appartient à un autre plan que l'univers matériel, bien que beaucoup de ses membres vivent aussi dans le physique, et sont les intermédiaires entre les deux Mondes. Ce sont eux, le sel de la Terre ; ils servent de canaux par lesquels la Grâce céleste descend jusqu'à nos aridités et à nos misères, afin de défricher nos stériles égoïsmes et de transformer nos laideurs. [...]

Les entraînements des ascèses orientales, les méthodes de vie intérieure trouvées par les hommes, les systèmes et les philosophies diverses ne peuvent nous faire arriver qu'à un des sommets de la Nature. Par la foi au Père, par l'abandon à Sa volonté, par la charité du Fils unique, nous rejoignons la Surnature, l'Incréé.

Aussi, les membres de l'Église intérieure, les vrais saints, ont-ils recommandé le recours direct à Dieu et déploré cette pullulation de petites dévotions particulières, de rites et de pratiques variées qui sont, malheureusement, au sein de l'Église, un retour aux formes du paganisme, une régression et non un progrès. Jeanne d'Arc n'affirmait-elle pas tenir son mandat de Dieu, et ne vouloir obéir qu'à Lui seul ?

Saint Paul ne voulait reconnaître qu'une chose : Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.

L'extatique palestinienne Marie de Jésus Crucifié disait, dans un de ses ravissements, combien on avait tort, en général, d'abandonner le culte de l'Esprit saint, le seul véritable, en faveur de dévotions individuelles et combien cela contristait le cœur de Notre-Seigneur.

Lui-même, d'ailleurs, ne nous a-t-il pas enseigné à prier le Père et à ne voir que Lui en toutes choses, puisque « un passereau ne peut tomber sur la terre sans Sa volonté » et que « les cheveux même de notre tête sont comptés » ?

Cette foi en Dieu, cette habitude de tout Lui soumettre amènent, progressivement, chez le disciple, avec la charité et l'humilité, une troisième vertu éminente : la simplicité. Le vrai mystique est simple comme un enfant ; il a le cœur sur la main. Vivant constamment en la Présence auguste, comment pourrait-il tromper la bonne foi de n'importe quelle créature, sachant qu'elle est, comme lui, enfant du même Père ? D'ailleurs, il ne s'inquiète de rien outre mesure et rien ne le trouble, car il sait que tout arrive par la volonté du Ciel.

Aussi, dans les pires catastrophes, lorsque les visages se contractent par la peur ou la passion, le sien reste souriant et calme. C'est qu'un autre soleil que le soleil naturel illumine son front impassible ; il porte le reflet des clartés aperçues dans l'Au-Delà et qui baignent les collines du Royaume de la Paix.

Cette simplicité de cœur, cette quiétude immuable et constante est peut-être la qualité la plus distinctive des grands porteurs de lumière, car on voit souvent accomplir des actes de charité et d'humilité par des gens qui se montrent moins vertueux dans d'autres circonstances et qui recèlent encore certaines faiblesses.

Celui-là seul que ne trouble plus aucune passion se montre toujours serein, toujours égal à lui-même. Souvenez-vous de la belle figure du Curé d'Ars. Représentez-vous ce serviteur de Dieu levé, tous les jours, à minuit ou une heure et recevant des confessions jusqu'au matin, recommençant ensuite la même fatigante besogne après l'office de la messe et un frugal repas, appréhendé par des centaines de pèlerins, de quémandeurs, de questionneurs, d'importuns, tiraillé par ici, interpellé par là, harcelé de toutes parts et conservant au milieu du tumulte, au sein de la plus grande activité, le même calme, la même douceur, quelles que soient les circonstances. Ceux qui l'ont connu ont pu témoigner qu'on n'a jamais pu découvrir sur son visage, après des journées de 18 ou 20 heures d'un labeur écrasant, le moindre signe de mécontentement ou d'impatience ; jamais on ne l'a entendu articuler un mot plus haut que l'autre. Et il était sollicité par plus de quatre-vingt mille pèlerins par an, sans compter ses paroissiens ! Et nous, nous sommes las quand plus de deux visiteurs se succèdent à notre porte !

N'est-ce pas la force divine seule qui est capable de communiquer une pareille maîtrise de soi à ses vrais serviteurs ? Une telle inlassable sérénité n'est-elle pas le signe de l'élection, beaucoup mieux que le don des extases ou des prodiges ?

« Au fruit on peut juger de l'arbre. » Les êtres qui appartiennent à l'Église intérieure ne peuvent que produire des fruits d'humilité, de charité et de patience.

C'est à cela que nous les reconnaitrons. Ces trois vertus, d'ailleurs, s'engendrent l'une l'autre et se tiennent inséparablement. Leur pratique constante finit par illuminer l'âme et y faire descendre la foi comme une vision directe du Ciel, comme un don tout gratuit, car les efforts volontaires ne peuvent rien pour la produire. Elle est une vertu surnaturelle qui vient à l'appel des hommes de bonne volonté qui ont payé leurs dettes, réparé les méfaits commis et qui travaillent, de toutes leurs forces, en vue du Bien. [...]

Ne nous laissons donc pas bernier par les infatués de soi-disant mystères, par les promesses fallacieuses d'initiations qui se confèrent de bouche à oreille, ou de secrets que renfermeraient les cryptes de l'Inde et les temples du mirifique Orient. Toutes ces choses, pour vénérables et savantes qu'elles soient, n'atteignent que des compartiments du Créé, du Relatif. Elles sont caduques et mortelles comme la Nature elle-même. Les richesses du Royaume éternel ne sont révélées qu'aux pauvres en esprit, à ceux qui ont annihilé le moi à force de servir et d'aimer, et en qui le Père Lui-même vit par Son Fils unique.

Quand le bon Curé d'Ars, pour parler encore de lui, lisait dans les consciences les fautes non avouées ; quand, à sa prière, les magasins de son orphelinat, laissés vides la veille au soir, se trouvaient remplis de blé au matin ; quand il convertissait les cœurs endurcis ou guérissait les malades, il n'employait pas, pour cela, des procédés magiques ou savants. Non, mais les esprits des créatures, reconnaissant en lui la participation de la vie divine, lui révélaient spontanément leurs secrets et obéissaient à sa voix.

Une telle maîtrise est seule légitime, car elle s'exerce au nom de l'unique Seigneur et s'obtient ou, plutôt, elle est gratuitement conférée à celui qui a vaincu en soi tout ferment d'orgueil et de haine. Elle est donnée ou elle sera donnée ainsi à tous, de la même manière progressive et équitable, sans arbitraire en faveur de quelques favorisés, car, pour l'avoir, une seule chose est requise, qui est possible à tous, quelle que soit leur position sociale ou en quelques circonstances qu'ils se trouvent : c'est d'aimer le prochain et de faire tout son devoir avec perfection. [...]

Ceux qui ont le bonheur de savoir qu'il n'y a au Ciel et sur la Terre qu'un seul Maître et Seigneur, que le Monde n'est que le pâle reflet de Son Royaume, ne sauraient limiter leurs ambitions à la possession des splendeurs naturelles. Par-delà les beautés créées, ils cherchent le Créateur ; leur passion, c'est l'Infini. Un regard reçu du Christ leur donne l'irrésistible nostalgie du Ciel, de la Liberté et de l'Éternité, hors des cadres passagers du Destin et du Temps.

Un feu s'est allumé en eux qui ne s'éteindra plus jamais, car il y a été déposé par le Verbe et sera attisé par Lui, et ce flambeau brûlera jusqu'à ce qu'il ait rejoint la Source de toute flamme. C'est ce feu, dont leur cœur était embrasé, que se sont transmis, depuis la venue du Maître, les saint Paul, les Augustin, les Bernard, les Thérèse d'Avila, les Jean de la Croix, la bonne Lorraine, les François d'Assise et, plus près de nous, les François de Sales, les Vincent de Paul et les Jean-Baptiste Vianney ! Assemblée auguste dont je n'aurais pas fini de citer les noms connus, sans compter ceux que l'histoire a voulu ignorer, parce qu'ils étaient trop grands, sans doute, pour être compris de leur siècle. Troupe d'élite que conduit mystérieusement Jean le Vierge, celui que « le Seigneur a voulu qu'il demeurât, jusqu'à ce qu'Il vînt ».

Quand on a une telle richesse à sa portée, peut-on comprendre qu'on cherche ailleurs des débris épars ? Quand la route pour nous, chrétiens, est jalonnée par de tels éclaireurs, comment demanderions-nous le chemin de la sagesse au Tibet ou aux Indes, à d'invisibles et mythiques mahatmas ? Ce serait un aveuglement du cœur, une aberration de la raison que d'aller quémander au loin ce que la Providence a mis au pas de notre porte. [...]

Pour nous, le phare lumineux est là, sur lequel nous devons nous guider. Nos maîtres et nos modèles ne seront pas les savants de la matière, qui détruisent maintenant ce qu'ils bâtissaient hier et qui contrediront demain ce qu'ils affirment aujourd'hui. Mais ce seront les membres de l'Église intérieure, ces hommes extraordinaires, à quelque confession qu'ils appartiennent, qui ont toujours enseigné les mêmes éternelles vérités, parce que, ayant aperçu un rayon du Soleil de justice, ils l'ont suivi jusqu'à la mort.

Le Seigneur les a récompensés, dès cette vie, en les enrichissant de dons que ne peuvent procurer les initiations secrètes, ni le savoir humain, ni les pouvoirs occultes acquis à grand-peine.

Émile CATZÉFLIS, *Les disciples de l'Évangile*, 1928.